

FRANÇOIS BON

# IMPATIENCE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1998 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire  
intégralement ou partiellement

le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,  
3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7073-1625-3

Dispositif noir. Comme un tambour, et dedans des gens sont entrés.

Dans cette salle qui fait sas, où on attend, c'est le silence soudain qui est impressionnant. A cause de l'absence de vibration autour. On n'échappe pas, pourtant, à un minimum de ces ronflements électriques et de ventilations, même amortis et lointains. De l'endroit où on a quitté l'escalier pour entrer dans la salle où attendre s'amorçaient d'autres marches vers plus bas, où on n'est pas allé.

D'autres silhouettes debout, qui ne parlent pas (on ne se connaît pas, on s'observe). Un signal orange s'allume au-

dessus d'une double porte qui s'ouvre, on se passerait du signal sonore qui l'accompagne, strident et continu comme une alarme d'usine. La salle maintenant est accessible. Dessous la ville n'est pas un lieu spécifique de la ville. On y accède par des rampes où on s'engage directement avec le véhicule. Ou par ascenseur débouchant dans une galerie commerciale, un couloir en pente greffé sur un autre passage carrelé.

Quatre haut-parleurs posés sur pied aux quatre coins de la salle diffusent en boucle et de façon non synchrone ce texte lui-même, le mécanisme de reproduction, machine et câbles, visible devant le pied métallique de l'enceinte (quatre voix très égales en timbre, chuchotées). La diffusion a commencé avant l'entrée dans le sas des premiers arrivants et, maintenant qu'ils sont dans la salle, que l'alarme a stoppé, on peut les imaginer continuant en boucle leur chuchotement dans la salle souterraine vide, la décrivant obstinément.

Le dispositif noir, derrière la porte métallique au signal orange, est un volume

enterré, avec des rangées de fauteuil, et, devant, un plateau nu. Le plateau nu est peint en noir. Il n'y a pas de rideau, pas d'appareil. Au plafond, on aperçoit, très haut dans les cintres, la machinerie des lumières. Au début, rien de plus.

Viennent les mots. Les mots sont arrachés à la masse vivante de la ville, mais ils en ont été séparés. Au début, les mots ne sont pas adressés : isolés ou séparés de la ville, ils résonnent là, en font ce volume vide qui ne se résignerait pas à être complètement séparé ou isolé de la masse humaine tout autour, qu'on nomme ville.

Et maintenant tout cela prononcé sans appui par une voix sur le plateau et comme laissé par bribes parmi les sons réels. Maintenant les gens sont installés, la lumière un peu orange diminue et cesse. On respecte le rituel convenu de l'apparition des corps et des mots. Quelque part on voudrait que tout cela soit rongé mais du dedans. Même le fait que les mots soient adressés et lancés est rongé du dedans. L'impression d'être soi-même rongé du dedans, une insécurité.

On vient ici parce qu'on voudrait

ensemble se déperdre de cette idée d'être mangé, ou usé, ou saturé, ou d'avoir des nerfs et des colères, d'être petit ou faible. On voudrait grandir, mais il y a trop de mots. Les mots nous gênent, on voudrait les enlever, on les dit pour s'en déperdre. Même la furie de dire, hurler ou fuir, et la transe et la sueur, et tout ce jeu qu'on va faire, avec le son et les lumières, d'apparaître et partir, de faire surgir et d'incarner, d'être, avec son corps, ses gestes, et sa voix, cet homme et cette femme, et l'homme de la rue et la femme errante, et celle qui crie et maudit et celui qui au comptoir bavarde trop, c'est pour s'en déperdre qu'on parle.

Maintenant, celui qui dit tout cela, on s'aperçoit qu'il est devant nous, qu'il était sur le plateau même et qu'on ne le savait pas. On se dit qu'on a été piégé, parce que le théâtre encore une fois a déjà commencé et on ne le savait pas.

Le narrateur encore est à peine visible. Dans le noir il est cette voix qui dit que lui-même n'est pas visible. Il dit aussi que

dans l'intérieur du noir sont les planches lisses et noires du théâtre et que des voix vont venir. Puis le narrateur, qui est cette voix même qui ici s'énonce, dit que sont sur le plateau nu, maintenant éclairé comme d'une diffraction orangée vaguement, comme portées sur le noir le halo de la nuit jamais parfaite de la ville, silhouette d'un homme et silhouette d'une femme, que l'homme est assis et prostré, que la femme est debout, silencieuse évidemment mais ne cessant de marcher tandis que l'homme parle.

C'est du théâtre (dit le narrateur) parce que l'homme et la femme sont réellement personnages de la ville, ils ne sont pas acteurs montrant leur rôle, mais c'est comme la scène intime de deux êtres dans un coin de la ville derrière une fenêtre, n'importe laquelle. C'est la ville qui se donne à voir dans ses mots ordinaires, et c'est théâtre parce que les mots ne sont plus dans leur arrangement ordinaire, mais tirés avec excès jusque près de leur déchirure, et pourtant, dans les gestes qu'on voit (continue la voix au plus neutre et précis

et monocorde et tendue du narrateur), il s'agit des gestes ordinaires de derrière une fenêtre, à n'importe quel recoin de la ville ou dans ses hauteurs, aux étages d'un immeuble ou dans la pièce sur rue d'une maison ancienne, il s'agit des regards qui sont toujours être nu devant un être nu.

S'il y a de la musique, elle vient là. Elle commence dans les très graves, semble se rassembler un temps pour monter vers l'aigu par le seul chemin du timbre, un son complexe, qu'on aurait du mal comme ça à analyser. Pourtant peut-être joué par un instrument seul. Et puis cela cesse.

*Le roman ne suffit plus, ni la fiction, les histoires sont là dans la ville qui traînent dans son air sali, suspendues aux lumières, ou très haut qui résonnent dans les rues vides, les rues comme mortes des quartiers sans enseignes. On préférerait un pur documentaire, on préférerait la succession muette des images, un carrefour et son feu rouge, un arrêt de bus au banc de plastique sans personne, une entrée d'immeuble avec les boîtes*

*aux lettres. On préférerait l'inventaire étage par étage des noms et des vies, avec les lieux traversés et les phrases que chacun prononce quant à ces lieux, qui sont la vérité pour lui de sa trace sur la terre, et cela multiplié par l'infini des hommes pris dans les étages de la ville, cela qui ne constitue pas fiction ni roman mais l'inventaire exact de la ville devant nous, comment le représenter ou le construire, comment imposer que nous n'ayons pas à l'inventer mais seulement à le rejoindre, que la vérité qu'on cherche pour soi-même est dans l'excès de tout ce que la ville assemble. Le livre qui décrirait cela se suffirait à lui-même, et c'est pour rejoindre cette surface de l'aventure dispersée et insuffisante des hommes qu'on recréerait l'illusion de sa représentation, cela, qu'on nomme dispositif noir, lieu des paroles qui pourtant n'est pas plus que ce livre qu'on dresse, pour les capter et les renvoyer sur la ville.*

L'homme, qui a affaire à l'excès intérieur, est nerveusement assis et parmi ce qu'il dit on entend :